

MONTRÉAL 'VILLE-MONDE'

Manuel Meune, Juan C. Godenzzi et Daphné Morin (éds.)

Section d'études hispaniques
Département de littératures et de langues du monde
Université de Montréal

*La multiformité
linguistique vue
par des locutrices
et locuteurs*



Collection *Cahiers de recherche*

Montréal, 'ville-monde' : la multiformité linguistique vue par des locutrices et locuteurs

© 2021

Section d'études hispaniques

Département de littératures et de langues du monde

Université de Montréal

ISBN : 978-2-9820254

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021.

❖ TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION	5
Montréal, le monde et les langues : réflexions sur le tropisme linguistique <i>Juan C. Godenzzi</i>	
CHAPITRE 1	13
L'espace linguistique montréalais : de la représentation des langues dans les atlas canadiens aux cartes mentales individuelles <i>Manuel Meune</i>	
CHAPITRE 2	43
Comment résoudre le problème de la communication en contexte de diversité linguistique? Points de vue de locutrices et locuteurs à Montréal <i>Daphné Morin</i>	
CHAPITRE 3	67
De l'île à la planète : le discours sur le plurilinguisme chez quelques Montréalais.es francotropes <i>Manuel Meune et Nicolas Groulx</i>	
CHAPITRE 4	91
Montréal, 'ville-monde' racontée en anglais <i>Daphné Morin</i>	

❖ REMERCIEMENTS

Les chercheurs responsables du projet *Montréal, 'ville-monde'* sont Juan C. Godenzzi et Manuel Meune. Ils sont, avec Daphné Morin, les éditeurs du présent volume.

Les entretiens et les transcriptions ont été réalisés en 2018 et 2019, principalement par Éveline Laurent et Boris Romero, mais aussi par quelques autres étudiantes et étudiants de l'Université de Montréal.

En 2020 et 2021, Daphné Morin et Nicolas Groulx ont contribué à l'analyse des données et à la diffusion des résultats.

Remerciements généraux

Nous souhaitons remercier ici le CELCP (Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planétarité, Université de Montréal) pour le financement du projet. Nous sommes reconnaissants envers Simon Harel et Heike Harting, codirecteurs du centre, pour leur appui.

Enfin, les contributrice et contributeurs de ce volume remercient chaleureusement les 27 participantes et participants qui ont eu la générosité de partager leurs points de vue sur la question – parfois délicate – de la dynamique des langues à Montréal. Leurs réflexions sont le cœur de cette première publication.

Chapitre 2

L'autrice aimerait remercier les professeurs Manuel Meune, Enrique Pato et Patricia Lamarre, ainsi que Guillaume Beauchamp, pour leur lecture critique et leurs précieux conseils, de même que Margot Olivera pour son aide à la traduction des extraits du corpus.

La rédaction de ce chapitre aurait été impossible sans le travail et les entrevues menés à bien par la cohorte 2018 du cours *ESP 3550 – L'espagnol d'Amérique* de l'Université de Montréal, à savoir : Christina Beaudry-Cárdenas, Kalinka Desmarais, Andreina Díaz Zambrano, Yudelkis Domínguez Medina, José Luis Fuentes Flores, Philippe Gagnon, Stephanie Hadrill, Maude Jalbert, María Pons Mora, Jorge Sepúlveda, Addis Tajdivand-Echevarria et Sarah Vives R.

Enfin, un merci sincère et ressenti au professeur Juan C. Godenzzi pour son appui, sa confiance, ses recommandations et ses encouragements continus, sans lesquels ce texte n'aurait pas vu le jour.

Chapitre 3

Les entretiens en français ont été menés par Éveline Laurent, alors étudiante à la maîtrise en études allemandes. C'est également elle qui en a fait la transcription, et les deux auteurs tiennent à la remercier chaleureusement pour son professionnalisme.

❖ INTRODUCTION

Montréal, le monde et les langues : réflexions sur le tropisme linguistique

Juan C. Godenzzi

Le terme ‘monde’ peut évoquer ‘un grand nombre de personnes’ (il y a du monde!), mais aussi, plus généralement, la planète (où va le monde ?!). Dans les deux cas, ce sont les aspects liés à la ‘multiplicité’, l’‘hétérogénéité’ et la ‘mobilité’ qui ressortent. Les communautés humaines, tout comme la planète, sont multiformes; elles ne cessent jamais de se transformer, de se mouvoir – ou de tourner. En ce sens, toute ville est un monde, puisqu’elle rassemble une foule bigarrée et mouvante, en même temps qu’elle constitue un réseau local qui s’insère dans un réseau plus vaste tissé à l’échelle planétaire. Montréal en est une belle illustration : cette ville accueille une multitude d’habitant.e.s relié.e.s au monde par une pluralité de provenances migratoires et de liens culturels.

Le terme ‘langues’ peut désigner des entités fixes, bien délimitées et standardisées, mais aussi tout un continuum de manières de parler plus ou moins différenciées qui se déploie sous forme de variation, de mélange ou d’altérence de langues. Il arrive ainsi qu’on prenne conscience – parfois tardivement – que loin de parler constamment d’une seule manière, on est multidialectal, plurilingue, voire translingue. Encore une fois, Montréal en est un exemple parfait : cette métropole est le lieu par excellence où s’affrontent deux visions sur les langues officielles canadiennes, mais aussi un espace où toutes les langues et tous les dialectes qui cohabitent ne cessent de se transformer et d’être soumis à un véritable brassage.

C’est à la croisée de ces deux types de considérations – le rapport au monde et le rapport au langage – que doit être situé le projet pilote *Montréal, ‘ville-monde’ : la multiformité linguistique vue par des locutrices et locuteurs*¹, dont quelques résultats font l’objet de cette publication. Il visait à connaître, par le biais d’entretiens, la manière dont les locutrices et locuteurs expriment leur expérience de la diversité linguistique, telle qu’elle leur apparaît dans leur environnement actuel, montréalais, mais aussi, lorsqu’il s’agit de personnes nées à l’extérieur du Canada, à partir de types de plurilinguisme qu’ils ont pu connaître ailleurs. L’objectif est ainsi d’observer comment ils évaluent leur expérience présente ou passée de la multiformité linguistique, et sous quelle forme ils arrivent à l’exprimer dans leurs discours.

¹ Nous soulignons le travail de tous ceux et celles qui ont contribué au projet dans la section *Remerciements*, au début de ce volume.

Comme toutes les grandes villes contemporaines, Montréal est un espace composite où se côtoient le local et le global, où les traditions et les identités linguistiques construites au fil des siècles par les francophones et les anglophones d'origine européenne évoluent en se mêlant à une multitude d'autres traditions identitaires et linguistiques – anciennes (autochtones) ou plus récentes (migrantes). Cette dynamique particulière, qui relève d'un processus mettant en contact d'innombrables formes langagières, risque de ne pas être appréhendée adéquatement si elle est pensée en termes de catégories rigides ou d'entités distinctes et dénombrables. Car comme le suggère Blommaert (2010), le langage doit être conçu dans son mouvement même (*in motion*) plutôt que comme un objet fixe (*in place*). Il importait donc que notre projet puisse se fonder sur des approches théoriques permettant de décrire cette fluidité des dynamiques langagières, en particulier celles qui existent dans les espaces urbains.

1. Approches théoriques

Trois approches théoriques ont présidé à la conception et à la mise en œuvre du projet. La première relève de la phénoménologie du langage, telle que formulée par Merleau-Ponty. Ce dernier remet en question la séparation dichotomique entre 'langue' et 'parole', ainsi que l'idée que l'expérience de la parole n'a rien à nous enseigner sur l'être du langage. Il souligne que la langue telle que la conçoit le linguiste est tout aussi présente chez chaque locutrice et locuteur, avec les particularités que celui-ci y ajoute. Ceci constitue « une nouvelle conception de l'être du langage, qui est maintenant logique dans la contingence, système orienté, et qui pourtant élabore toujours des hasards, reprise du fortuit dans une totalité qui a un sens, logique incarnée. » (Merleau-Ponty, 1960, p. 142) Cette conception phénoménologique du langage permet d'insérer la langue des linguistes dans la parole des locutrices et locuteurs, mais aussi d'associer la structure de la langue à l'expérience culturelle des citadin.e.s. Le retour au sujet parlant vise ainsi à resituer cette structure de la langue dans l'écosystème qu'est toute activité langagière.

La deuxième approche se concentre sur la dynamique urbaine. Le temps, l'espace et la population urbaine sont mobiles. La mobilité peut être comprise comme un déplacement et un changement de rôle, de fonction ou d'état (Kaufmann 2014; Kaufmann, 2015, p. 51). À la fois résultat et agent de l'urbanisation, la mobilité s'exprime dans les mouvements de population, dans la communication instantanée comme dans la circulation des produits, des images et des informations (Augé, 2009; Lussault, 2007). L'urbanisation ne doit pas être pensée comme une nouvelle sédentarisation, mais plutôt comme un ensemble de nouvelles formes de mobilité (Augé, 2009, p. 21). En effet, les changements de lieu ou de statut affectent les pratiques, les représentations et les répertoires linguistiques des acteurs (Van den Avenne, 2005; Kerswill et Williams, 2000; Ploog et Reich, 2005).

Enfin, la troisième approche a trait à la multiformité linguistique, c'est-à-dire à la prise en considération de la pratique langagière comme processus traversé par la variation, le contact et le changement

linguistiques. Ainsi, pour produire son discours, la locutrice ou le locuteur adopte des techniques formelles appartenant à des traditions langagières qui, tout au long de leur histoire, se sont mélangées et continuent de le faire. Le mécanisme de ‘mélange’ est inhérent à chaque langue ou dialecte (Van Coetsem, 1988 et 2003; Mufwene, 2002). De ce fait, les frontières entre les langues et entre les dialectes d’une même langue sont poreuses et restent floues : le mélange de langues « joue un rôle beaucoup plus important que ce qu’on supposait jusqu’ici. Il n’est pas tant exception que règle » (Schuchardt, 1884, p. 4 ; cité par Nicolăi, 2014, p. 230).

2. Aspects méthodologiques

Des entrevues ont été menées auprès de 27 personnes : 16 femmes et 11 hommes. Parmi eux, 6 sont originaires de Montréal, et 21 sont d’ancien.ne.s immigrant.e.s. Les entretiens se déroulaient dans la langue choisie par les participant.e.s – 9 en français, 6 en anglais et 12 en espagnol. Il s’agissait d’entrevues semi-dirigées concernant la perception qu’ont les participant.e.s de thèmes tels que ceux-ci : les circonstances d’usage de la langue (des langues), la diversité intralinguistique, le contact linguistique, les variations dans les manières de s’exprimer, la discrimination linguistique, le lien entre langue et identité, ou encore l’aménagement linguistique et le lien entre langue et mobilité sociale.

Au-delà de ces questions axées sur le contexte urbain local, les entretiens invitaient les sujets à procéder à un exercice de réflexion dont ils ont sans doute moins l’habitude : l’objectif était alors d’observer les perceptions de la diversité linguistique à l’échelle du monde, qu’il s’agisse de l’‘utilité’ de certaines langues en termes économiques, de la valeur esthétique attribuée à telle langue (ou culture), ou encore des perceptions de l’évolution future de la diversité linguistique : croissance ou baisse du nombre de langues (‘mort des langues’, revitalisation); impact des moyens de communication électroniques sur le maintien ou la disparition de la variation langagière; apparition de nouvelles langues dominantes ou de nouvelles formes linguistiques hybrides; transformation de situations de type diglossique en situation de plurilinguisme ‘classique’ (mesures de standardisation, nouveau prestige par le biais des médias sociaux, etc.). À la fin de chaque entretien, il était demandé aux participant.e.s de représenter la répartition géographique des langues à Montréal en utilisant un fond de carte de l’île tout entière.

3. Choix terminologique : francotropie et anglotropie

Les choix théoriques, la mise en œuvre du projet, ainsi que les aspects sur lesquels les locutrices et locuteurs insistaient au sujet des langues et des pratiques langagières nous a amenés à constater les limites de termes tels qu’‘anglophone’ ou ‘francophone’. À la lecture des chapitres de ce volume, on pourra remarquer que ce sont les termes ‘anglotrope’ et ‘francotrope’ qui ont été préférés, dans une acception particulièrement

ouverte², car ils évitent d’essentialiser des groupes artificiellement construits. Ainsi, en se référant au terme ‘francotrope’, Manuel Meune et Nicolas Groulx (dans le chapitre 3 de ce volume) écrivent :

[L]e terme « francotrope » a l’avantage d’être un peu plus souple que la catégorie « francophones ». En effet, dans le contexte québécois, cette dernière est appliquée non seulement à des francophones dont la langue première est le français, mais aussi, parfois, à des francophones nés.e.s au Québec, voire, dans certaines logiques discursives, à des personnes d’origine canadienne-française. Or, la catégorie « francophone » pourrait aussi s’appliquer à des gens qui, à différents degrés, utilisent le français pour communiquer et socialiser. S’agissant de personnes nées à l’extérieur du Québec, il se peut que ces francophones ne hiérarchisent pas les langues de leur répertoire en faisant du français la première d’entre elles, mais qu’ils soient assez à l’aise dans cette langue pour en faire une composante de leur identité, pour comprendre de nombreux repères culturels associés à la langue.

Une discussion entre les personnes participant à la présentation des résultats du projet nous a permis d’ébaucher ces définitions: un.e ‘francotrope’ est une locutrice ou un locuteur du français qui, même s’il est bi-/plurilingue, se sent particulièrement à l’aise en langue française, est en mesure de comprendre et d’apprécier un grand nombre de références aux cultures francophones, évolue davantage dans des réseaux de socialisation francophones et tend à consommer plutôt des médias d’information et de divertissement en langue française. De façon parallèle, un.e ‘anglotrope’ est une locutrice ou un locuteur de l’anglais qui, même s’il est bi-/plurilingue, se sent particulièrement à l’aise en langue anglaise, est en mesure de comprendre et d’apprécier un grand nombre de références aux cultures anglophones, évolue davantage dans des réseaux de socialisation anglophones et tend à consommer plutôt des médias d’information et de divertissement en langue anglaise. Néanmoins, il peut arriver qu’à une certaine période de sa vie, pour diverses raisons (migration, nouveau lieu de résidence, nouveau partenaire, nouveau travail, etc.), un.e anglotrope devienne plutôt francotrope (ou tout autre type de *-trope*), et vice-versa. Dans le cas de certaines personnes bi/plurilingues, il se peut qu’il soit impossible, pour elles ou pour d’autres, de préciser le tropisme dominant.

4. Les contributions de ce volume

Ce volume réunit quatre contributions reflétant l’étude des données récoltées. Dans la première, *L’espace linguistique montréalais : de la représentation des langues dans les atlas canadiens aux cartes mentales individuelles*, Manuel Meune analyse 15 cartes mentales de Montréal proposées par les personnes interviewées. Il montre qu’il est ainsi possible « d’accéder à l’imaginaire spatial que nourrissent à la fois des

² Les concepts d’‘anglotrope’ et de ‘francotrope’ ont déjà été utilisés par les démographes, mais dans des écrits où il est davantage question de politique migratoire et linguistique, de transfert ou d’assimilation linguistique (francisation, anglicisation, etc.). Ainsi, Claude Castonguay (1997, p.477) présente les francotropes comme des nouveaux venus qui « se trouvent en quelque sorte naturellement orientés vers le français du fait qu’ils ont une langue latine comme langue maternelle ou proviennent d’anciennes colonies ou d’anciens protectorats français ». Pour sa part, Manuel Meune a employé ces concepts (ainsi que celui de ‘germanotrope’) avec un sens moins restrictif dans divers textes sur le Canada ou la Suisse, mais sans en donner de définition précise (voir par ex. Meune, 2015, p. 67 [sur le multiculturalisme]; 2013, p.34 [langue de scolarisation]; 2011, pp.144-148 [langue de communication]; 2008, p.24 [histoire germano-canadienne]). Ceci explique notre désir de proposer pour ce volume une définition qui nous paraît plus opératoire dans l’optique de nos questionnements.

personnes considérées isolément et les collectivités dans lesquelles elles évoluent – concernant par exemple la segmentation sociale ou ethnique d’une ville ou d’un quartier ». L’auteur « fait parler » ces cartes, en les comparant avec les cartes d’atlas institutionnels canadiens, ou en les mettant en relation avec divers faits socio-économiques, politiques et idéologiques. On découvre que les cartes parlent à la fois « par ce qu’elles disent et par ce qu’elles taisent » – par exemple en rendant invisibles les langues autochtones.

Le deuxième chapitre, *Comment résoudre le problème de la communication en contexte de diversité linguistique? Points de vue de locutrices et locuteurs à Montréal*, écrit par Daphné Morin, est centré sur 12 entretiens menés en espagnol. Il cherche à répondre à la question de savoir quelles stratégies les Montréalais.es adoptent pour communiquer dans l’espace multilingue de Montréal. En distinguant trois degrés de chevauchement des idiolectes en présence (faible, partiel et fort), Daphné Morin arrive à identifier des stratégies spécifiques, telles que la communication non verbale, le recours à une locutrice ou un locuteur intermédiaire, l’adaptation langagière à l’interlocuteur, ou le recours aux segments du répertoire linguistique que les interlocutrices et interlocuteurs ont en commun. L’un des éléments qui ressort le plus de cette étude est l’appréciation de la diversité linguistique montréalaise qu’expriment les participant.e.s, qui naviguent à travers ce complexe panorama langagier avec une surprenante fluidité. Surtout, on en retient que les frontières entre les traditionnelles catégories d’anglophone, de francophone et d’allophone, encore populaires pour parler de Montréal sous son aspect linguistique, sont plus perméables et moins représentatives de la réalité des locutrices et locuteurs qu’il n’y paraît.

Dans le troisième chapitre, *De l’île à la planète : le discours sur le plurilinguisme chez quelques Montréalais.es francotropes*, Manuel Meune et Nicolas Groulx se penchent sur neuf entretiens menés en français pour analyser les perceptions du bi/plurilinguisme à la fois dans le microcosme montréalais et dans le macrocosme planétaire, tout en établissant un parallèle entre ces deux échelles et en illustrant dans quelle mesure l’une à l’autre se font écho. Les auteurs font une synthèse des principales opinions exprimées par les informatrices et informateurs concernant les pratiques et les idéaux plurilingues à Montréal, la politique linguistique (Loi 101), l’avenir du français et du plurilinguisme montréalais et mondial. Ils évoquent aussi les rapprochements que certain.e.s établissent entre le contexte québéco-montréalais et leurs contextes d’origine (Allemagne, Italie ou Tunisie), tout en réfléchissant à ce qui distingue les perceptions des francotropes nés à Montréal et celles des francotropes venus d’ailleurs. D’une façon générale, les auteurs montrent que les francotropes, « loin de rester assigné.e.s aux frontières d’une seule langue censée les définir intrinsèquement, [...] élaborent – plus ou moins consciemment – une véritable politique de la mobilité entre les langues, à l’échelle tant locale que mondiale ».

Finalement, la quatrième contribution, *Montréal, ‘ville-monde’ racontée en anglais*, proposée par Daphné Morin, est une présentation de fragments d’entretiens qui nous permettent d’entendre « en direct » la voix de six anglotropes. Il est revenu à l’auteure de choisir les extraits pertinents, d’en organiser le contenu

selon une logique comparable à celle qui avait été appliquée dans les chapitres précédents et de présenter les principaux éléments – des citations – d’une façon visuellement attrayante. Elle constate qu’il y a des sujets à propos desquels les participant.e.s ont davantage de commentaires à formuler (notamment, la Loi 101, de même que l’avenir des langues et la diversité linguistique au niveau mondial), que l’état d’émotivité des participant.e.s oscille alors entre l’irritation et la quête de compromis, en passant par une apparente neutralité, et que, à certains égards, il y a « autant de visions des langues qu’il y a de locutrices et de locuteurs ». Finalement, faisant référence aussi aux contributions antérieures, elle établit des parallèles entre les points de vue exprimés dans l’ensemble du corpus du projet *Montréal, 'ville-monde'* et lance quelques pistes de recherche.

5. Quelques perspectives

Pour conclure, rappelons tout d’abord quelques constats qui ont pu être dégagés dans les diverses contributions :

- ❖ Les locutrices et locuteurs montréalais.es qui se sont exprimé.e.s dans les entrevues se rejoignent dans l’idée que l’espace linguistique de Montréal n’est pas neutre, mais qu’il est organisé et hiérarchisé en fonction de facteurs sociaux, économiques et politiques.
- ❖ On voit coexister des représentations linguistiques anciennes et profondément ancrées (concernant par exemple la répartition spatiale du français et de l’anglais de part et d’autre de la rue Saint-Laurent, ou la localisation des diverses zones uni- ou bilingues) et des représentations émergentes, comme celles qui font référence au multilinguisme, aux allophones ou à la mobilité entre les langues.
- ❖ Les contextes sociolinguistiques et les situations communicatives à Montréal sont marqués, à différents degrés, par le ‘chevauchement’ de langues, ce qui contribue à l’apparition de stratégies variées pour assurer et optimiser la communication.
- ❖ Les locutrices et locuteurs valorisent la multi-formité linguistique montréalaise, en la considérant non pas comme une perte ou une menace, mais plutôt comme un gain et une opportunité majeure.
- ❖ Les francotropes ne se sentent pas assigné.e.s aux frontières d’une seule langue, et ils enrichissent et transforment constamment leur identité linguistique au moyen du bi/plurilinguisme.
- ❖ Les personnes interviewées sont conscient.e.s qu’en plus de la macropolitique linguistique officielle (qui se développe dans le cadre du système binaire français/anglais), il existe les micropolitiques des locutrices et locuteurs; ces dernières sont souvent difficiles à discerner, mais elles se développent sans cesse en brouillant les frontières linguistiques et en construisant un rhizome communicatif continu et sans limites.

Il importe ensuite d’insister sur l’importance du point de vue des locutrices et locuteurs comme une véritable contribution à l’avancement des connaissances linguistiques. L’approche phénoménologique que

nous avons adoptée a permis d'établir la relation entre la pratique langagière et la conscience que les individus en ont, puisque, tel que l'affirme Barbaras (dans Lamargnac-Matheron, 2021, p. 70), « la phénoménologie interroge l'apparaître, la manière dont les choses se manifestent à une conscience. L'apparaître, dans sa structure même, est apparaître de quelque chose à quelqu'un ». Nous avons ainsi cherché à privilégier une étude où le sujet parlant est placé au centre.

Soulignons enfin le besoin pressant que nous avons ressenti de disposer de nouveaux outils conceptuels pouvant rendre compte de la multiformité linguistique. Dans cette optique, les auteurs de ce volume préconisent l'utilisation de termes tels que 'francotropes' et 'anglotropes', au lieu de 'francophones' ou 'anglophones'. L'objectif est d'atténuer les effets des limitations que certaines catégories trop figées imposent. Plus généralement, nous proposons d'utiliser le concept de 'tropisme linguistique', qui pourrait s'avérer fécond pour définir l'orientation linguistique particulière dans laquelle les locutrices et locuteurs inscrivent leur capacité d'expression lorsqu'ils produisent des discours individuels. Cette orientation est mobile, car elle 'se dirige vers' une langue de référence en particulier. Elle est multiple, parce qu'elle a recours aux ressources linguistiques qui caractérisent des manières de parler au sein même d'une langue donnée (variantes dialectales ou sociolectes), mais aussi aux ressources des différentes langues disponibles dans l'espace social (translanguaging). Elle est, finalement, flexible, car les orientations peuvent changer constamment selon les circonstances. Il restera à développer ce concept que nous espérons prometteur et à l'appliquer à de nouvelles recherches.

Références

- Augé, M. (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Payot.
- Barbaras, R. (2021) : « Le désir vise le monde lui-même ». Propos recueillis par O. Larmagnac-Matheron [Entretien]. *Philosophie magazine*, 148, 69-73.
- Blommaert, J. (2010). *The Sociolinguistics of Globalization*. Cambridge University Press.
- Castonguay, C. (1997). Évolution de l'assimilation linguistique au Québec et au Canada entre 1971 et 1991. *Recherches sociographiques*, 38(3), 469-490.
- Kaufmann, V. (2014). *Retour sur la ville*. Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Kaufmann, V. (2015). La mobilité inégale des villes. Dans S. Lord, P. Negron-Poblete et J. Torres (éds.), *Mobilité et exclusion, quelles relations?* (pp. 49-65), Presses de l'Université Laval.
- Kerwill, P. et Williams, A. (2000). Mobility versus social class in dialect levelling: evidence from new and old towns in England. Dans K. Mattheier (éd.), *Dialect and migration in a changing Europe* (pp. 1-13). Peter Lang.
- Lussault, M. (2007). *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*. Éditions du Seuil.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Gallimard.
- Meune, M. (2015). Langues du monde et désingularisation – le point de vue d'une autre Amérique latine sur la 'méthode Loetscher'. *Revue transatlantique d'études suisses*, (5), 57-76.

- Meune, M. (2013). Inuktitut, romanche, squamish et ‘patois’ – même combat? Les langues autochtones fragilisées: enjeux symboliques et défis pratiques. *Revue transatlantique d'études suisses*, (3), 25-50.
- Meune, M. (2011). *Au-delà du Röstigraben. Langues, minorités et identités dans les cantons suisses bilingues*. Georg.
- Meune, M. (2008). 1664-2008 : de l'oubli du fait allemand à l'émergence d'une mémoire germano-québécoise. *Zeitschrift für Kanada-Studien*, 28(2), 9-27.
- Mufwene, S. (2001). *The Ecology of Language Evolution*. Cambridge University Press.
- Nicolai, R. (2014.). À propos de Schuchardt, du mélange des langues et du contact. Points de vue, masques et évitements. *Journal of Language Contact*, 7(2), 211-249.
- Ploog, K. et Reich, U. (2005). Rasgos socio-indexicales en la dinámica urbana. *Lexis*, 29(1), 47-78.
- Schuchardt, H. (1884). *Dem Herrn Franz von Miklosich zum 20. November 1883. Slavo-deutsches und slavo-italienisches*. Édition bilingue allemand-français préparée par R. Nicolai, K. Ploog et A. Tabouret-Keller. (2014). *Œuvres choisies, tome 2: Slavo-allemand et slavo-italien*. Lambert-Lucas.
- Van Coetsem, F. (1988). *Loan Phonology and the Two Transfer Types in Language Contact*. Foris.
- Van Coetsem, F. (2003). Topics in Contact Linguistics. *Leuvense Bijdragen*, (92), 27-99.
- Van den Avenne, C. (2005). Introduction. Comment penser les liens entre mobilité géographique, mobilité sociale et mobilité linguistique? Dans C. Van den Avenne (éd.), *Mobilités et contacts de langues* (pp. 7-11), L'Harmattan.

